

pas, dussions-nous être reconnus et arrêtés, avant que tu nous aies dit ce qu'est devenue Lucienne.

—Écoutez ! dit Marie, la tête penchée.

La porte s'ouvre lentement, dans le corridor, un pas furtif. La porte se referme.

—C'est Lucienne ! fait Marie tremblante.

—D'où vient-elle ?

—Elle va vous le dire elle-même.

Pour entrer dans sa chambre, Lucienne était obligée de passer par la pièce où ils se trouvaient et qui, chez Doriat, servait en même temps de salle à manger et de salon. Elle hésitait, derrière la porte ; elle avait entendu parler, sans doute. Peut-être bien, même, avait-elle reconnu des voix ! Et elle n'osait plus avancer. Il fallait s'y décider pourtant. Elle entre. Et elle se trouve en face de ses deux frères, de son fiancé. Elle pâlit atrocement. Elle chancelle. Elle étouffe et porte les mains à sa gorge. Elle n'avait pas prévu un pareil coup ! Gauthier s'élança vers elle le premier.

—Lucienne, qu'as-tu donc ?

Et Marie, grave, presque solennelle :

—Vous m'avez demandé, tout à l'heure, ce que faisait Lucienne. Vous vous êtes étonnés de ne la point voir, à pareille heure. Vous vous êtes inquiétés de l'embaras de mes réponses, vous avez voulu savoir où elle pouvait être.

Prenant la jeune fille par le bras, violemment, et l'attirant on pleine lumière de la lampe, la poussant entre Gauthier et les deux frères :

—Eh bien, elle va vous le dire elle-même !

Blême, Lucienne semble plus morte que vivante.

C'est Gauthier qui l'interroge :

—Parlez. Vous avez entendu votre mère. Nous vous écoutons.

Elle ouvre la bouche. Ses lèvres et sa gorge sont desséchées. Elle ne profère aucun son. Et chose bizarre, ses yeux sont tellement obscurcis qu'elle regarde, sans les apercevoir, ses frères, sa mère, son fiancé. L'épouvante de ce qu'elle va entendre lui contracte le cœur, la honte, surtout, des insultes qu'il va falloir subir en silence, sans un mot pour se justifier.

—Parle, Lucienne, dit Pascal, chaque minute de retard que tu mets à nous répondre est un danger de mort pour nous, mais prends ton temps, ne calcule pas avec ce danger.

—Parle, Lucienne, dit Henri. Il y a ici, depuis notre départ, un mystère que nous voulons éclaircir.

Et Lucienne, d'une voix sourde :

—Quel mystère ? Rien, ici, n'est changé. Je suis heureuse de vous revoir, mes frères et vous aussi Gauthier, dit-elle, les yeux tout à fait fermés, je suis heureuse, bien heureuse, de vous revoir vivants.

—Parlez, Lucienne, entendez-vous ? D'où venez-vous, seule, à pareille heure ? Et pourquoi êtes-vous si émue ?

Pouvait-elle répondre ? Non, c'était au-dessus de ses forces. Et Marie Doriat, brusquement :

—Elle ne vous dira rien, sa honte l'étouffe, vous ne voyez donc pas ? Eh bien, je parlerai, je parlerai, écoutez-moi.

—Mère, dit-elle, effarée, les mains jointes.

Mais Marie lui imposa silence d'un geste.

—Elle apporte dans notre maison la honte et l'opprobre. Nous n'étions pas assez malheureux. Elle y met du sien. On nous a montrés du doigt, lorsque mon mari fut condamné. J'entendais dire, sur mon chemin : "C'est la femme de celui qui a assassiné Bourreille." Eh bien ! maintenant on dit : "Sa fille a été perdue par Jean de Montmayer !"

Gauthier eut un cri effrayant.

—Que dites-vous ! Par pitié, expliquez-vous !

—Je dis la vérité. Vous voyez bien cette fille, n'est-ce pas ? Comme moi, vous vous plaisez à admirer jadis son air de candeur, sa modestie, sa fierté. Comme moi, vous vous disiez : Elle est aussi vertueuse, aussi bonne que Dieu l'a faite belle ! Comme moi, mes enfants, mes chers Pascal et Henri, vous avez dit bien souvent, et c'est à moi que vous vous adressiez : "Nous avons été bien inspirés en adoptant cette fille, en l'enlevant au vagabondage, à la misère, au vice qui l'attendaient et pour lequel elle était désignée ; nous avons bien fait de la pren-

dre, elle apportera le bonheur dans notre maison." Oui, vous vous êtes dit tout cela, n'est-ce pas ? Vous vous êtes trompés, mes pauvres chers. Elle était marquée pour le vice. Eh bien, le vice l'a reconquise ! Elle était lasse d'être vertueuse. La vertu l'ennuyait. Demandez-lui d'où elle vient. Elle ne vous répondra point parce qu'elle a peur ; mais, moi, pour elle, je vous dirai : "Elle arrive d'un rendez-vous avec Montmayer."

—Misérable ! misérable ! fit Gauthier avec fureur, dis donc que ce n'est pas vrai.

—Oui, qu'elle le dise, qu'elle le dise, faisait Marie.

Elle ajouta, avec un rire d'une ironie navrante et douloureuse :

—Et je dois m'estimer heureuse encore, puisqu'elle revient à la maison. Elle s'échappe quelques heures, et je la revois. Et elle ne craint pas de rentrer auprès de moi, toute pâle, les yeux brillants de la passion, et je dois la recevoir, pour que la honte ne devienne pas publique, car, si je la chassais, à qui demanderait-elle asile, à qui, si ce n'est à ce Montmayer maudit !

—Ah ! cet homme, dit Gauthier avec un geste de folie désespérée, pourquoi son image est-elle obstinément restée gravée dans ma tête depuis l'assassinat de mon père !

Et s'adressant à Lucienne !

—Vous ne répondez rien, c'est que votre mère a dit la vérité. Du reste, elle ne porterait point contre vous une pareille accusation sans avoir une certitude. Lucienne, vous êtes une méprisable créature. Car je ne vous hais pas, vous n'êtes digne que de mon mépris. Seulement écoutez bien ceci, si vous gardez un peu de cœur au milieu de l'infamie de votre nouvelle existence, je veux vous léguer un remords éternel. Je vous ai trop aimée pour ne point chercher à mourir. A la première rancontre où mon bataillon sera mêlé, je me ferai tuer.

Elle eut par tous les membres une violente secousse, comme si elle avait reçu la décharge d'un appareil électrique. Et malgré son courage, malgré qu'elle s'était bien promis de tout supporter sans rien dire, elle murmura :

—Gauthier, Gauthier, ayez pitié de moi.

—Pitié de vous ! Et pourquoi, grand Dieu ? Vais-je pas vous plaindre à présent ?

Et Lucienne plus bas, pour elle seule, cette fois :

—Mon Dieu, c'est trop, c'est trop, je ne croyais pas à tant de tortures.

Pascal s'avança et prit sa mère dans ses bras !

—Ma pauvre maman, dit-il, comme tu dois souffrir, comme ton cœur doit être déchiré, comme tu mérites peu, toi si dévouée, si bonne pour tout le monde, le chagrin qui t'arrive. Cette fille te paye avec son ingratitude. Notre tendresse te la fera oublier. Mais c'est nous déshonorer, mère, que d'accepter son déshonneur. Il ne faut pas qu'elle reste ici plus longtemps. Elle doit partir. Elle a oublié ses devoirs, qu'elle oublie sa famille. Elle n'avait point de famille, autrefois, lorsque vous l'avez recueillie, elle se trouvera sans famille aujourd'hui. Rien de changé dans sa vie.

Lucienne, sourdement :

—Il me chasse !

Pascal consulte son frère, interroge Gauthier du regard.

—Elle mérite un châtement. M'approuvez-vous ?

—Je t'approuve, frère, dit Henri. Cette fille est une étrangère pour nous, plus qu'une étrangère, une ennemie.

—Je vous approuve, Pascal, dit Gauthier. Cette fille ne doit pas, un jour de plus, souiller cette maison de sa présence.

Chacune des paroles de Gauthier résonnait cruellement dans le cœur de la jeune fille. Autant de blessures profondes par lesquelles s'en allaient ses forces, ses résolutions, sa foi, son courage.

—Oh ! Gauthier, dit elle, pas vous du moins, pas vous !

Mais il n'y avait aucune pitié dans les yeux de son fiancé.

—Et tu ne te défends même pas, dit Marie Doriat qu'un reste de pitié maternelle poussait vers Lucienne, à la dernière minute, comme si

elle pouvait encore lui offrir une chance de salut, tu dédaignes même de nous dire comment tu as succombé, tu ne veux pas même descendre jusqu'à nous expliquer les motifs de ta chute, de ton entraînement irrésistible, tu ne pleures même point devant la douleur des tiens, tu n'as pas une révolte devant leurs insultes, on te chasse, et rien en toi ne se soulève, comme tu es tombée bas, ma pauvre fille !

D'une voix faible de mourante elle dit seulement :

—Je ne veux pas me défendre. Je ne le pourrais. Seulement, ne soyez pas trop cruels pour moi, car plus tard vous vous en repentirez.

—Une menace ! dit Pascal avec ironie.

—Non, Pascal, une prière. Si je vous dis de vous montrer un peu plus indulgents pour moi, c'est afin de vous épargner, pour l'avenir, des remords.

—Nous ne craignons pas les remords, puisqu'en te chassant nous faisons justice.

—Qui sait ?

—Que veux-tu dire ? Jeter un doute dans notre esprit ? Prétends-tu nier que tu as des rendez-vous avec Montmayer ?

—Non.

—Eh bien ? Prétends-tu n'être pas sa maîtresse ?

—Je le jure. Je ne lui appartiens pas.

—Il t'aime !

—C'est vrai.

—Tu as oublié tes serments à Gauthier ?

—Je... les... ai oubliés, c'est vrai, dit-elle, expirante.

—Le châtement qui te frappe est donc juste.

—Frappe donc, Pascal, je suis prête à tout.

—En l'absence de mon pauvre père, je suis le chef de la famille. Voici ce que j'ordonne : demain, tu quitteras cette maison.

—Oui, mon bon Pascal, je m'en irai, et je te pardonne.

—Garde ton pardon. Tu ne mettras jamais les pieds ici.

—Jamais, mon frère, avant le jour où tous vous viendrez me chercher.

Pascal haussa les épaules.

—Ce jour-là ne viendra pas. Tu es désormais une inconnue pour nous. Adieu, nous ne pouvons rester davantage. Il faut que nous regagnions les lignes françaises.

—Écoutez, dit Marie Doriat.

Dans la rue au loin, on entendait un pas lourd et cadencé des bottes allemandes.

—Vous êtes perdus.

—Non. Ferme la porte. Éteins la lampe. Fais-les attendre seulement une minute, le temps pour nous de gagner la campagne.

On frappa rudement.

—Adieu, mère, ne pleure pas sur ta fille. Notre affection te la fera oublier.

Marie Doriat sanglotait. Lucienne restait immobile comme une statue, la tête sur la poitrine, les bras ballants. Marie les pressa sur son cœur, les couvrit de baisers. On frappa de nouveau avec les crosses des fusils.

—Oufrez ! hé ! matame, oufrez votre borte !

—Partez, partez vite, vous n'avez pas une minute à perdre.

Ils s'esquivèrent silencieusement, sans un regard à Lucienne. Le cœur de la jeune fille se gonfla et un pli douloureux releva ses lèvres. Elle entra un instant dans sa chambre. Marie Doriat parlementait pour donner le temps aux jeunes gens de traverser le jardin. Quand elle jugea qu'ils étaient dans la campagne, elle ouvrit la porte. Les soldats entrèrent de mauvaise humeur. Enveloppés dans leur longue capote gris-brun, le havre-sac au dos, le casque à pointe couvrant le front, la plupart ayant des barbes blondes ou rousses broussaillées, les yeux durs, la parole rude. Marie Doriat rentra chez elle. Elle y était à peine et les soldats n'étaient pas encore couchés sur leurs paillasses et leurs matelas étalés un peu partout, sauf dans les chambres de Marie et de Lucienne, que la jeune fille pénétrait chez sa mère. Marie Doriat, à genoux près de son lit, priait et pleurait. Elle n'entendit pas la jeune fille. Elle sanglotait et priait tout haut, se croyant seule :

—Mon Dieu, disait-elle, vous qui m'avez envoyé tant de douleurs déjà, pourquoi ne m'avoir